

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Les livres

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 326-332

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LES LIVRES

ROBERT LOUP : **Une grande Abbesse de l'Ordre de Cîteaux**
Mère Lutgarde Menétrey *

Le livre que M. Loup a écrit sur « Une grande Abbesse de l'Ordre de Cîteaux » est l'un de ces rares ouvrages que l'on ne peut jamais prétendre avoir lu parfaitement. Chacune de ses lignes, en effet, se maintient si pleinement insérée dans la vie représentée, qu'elle participe sans cesse à son actuelle fécondité. De fait, l'existence que nous propose le distingué professeur d'Estavayer se situe dès le début en plein réel ; et le seul drame auquel nous assistons n'est qu'une lente et palpitante progression de la périphérie au cœur de ce réel, à travers ces « ordres » que nous distingue la foi.

L'auteur nous retrace tout d'abord l'enfance de « Paquietta », profondément enracinée en cette « terre privilégiée qui se plisse des hauts bords de la Gruyère aux collines de la Broye ». L'attachement ferme aux réalités concrètes et immédiates, le contact avec ces paysans qui ne connaissent rien d'artificiel furent pour beaucoup en cette passion inassouvie du réel qui compose toute la vie de notre héroïne. Ce réel, elle le crut trouver, durant son adolescence, dans les propositions de l'Aventure. Et nous l'admirons — et elle s'admire elle-même — vêtue de somptueuses robes de velours, « manches à volant », avec un splendide tablier sur son « dzaquillon » au riche tissu ; « préoccupée d'être attrayante », « faite pour être aimée ». Quelques tristesses répétées — bien minimes : un verre de vin sur son beau tablier, — avertissent pourtant son instinct que la vie dangereuse n'est pas la vie pleine. Sa passion intérieure ne supporte pas ces moments, si courts soient-ils, où elle se sent « comme effrayée de ne plus vivre ». On se souvient de la parole de sainte Thérèse : « Je veux tout ». Sa marraine : la stigmatisée Marguerite Bays, lui parle alors de Celui qui s'est nommé la Vie. « Le projet, c'est déjà l'accomplissement ». Pas de demi-mesures, elle se donne totalement au Christ. Le couvent de Montorge ne lui trouvant pas une âme assez franciscaine, elle revient sur ses pas et frappe à la Fille-Dieu.

On a eu, certes, raison, à propos de son livre, de féliciter M. Loup « d'avoir fait saisir... qu'un couvent n'a rien de l'appareil frigorifique. Il est, en effet, temps de réaliser que le varié et l'imprévu ne sont pas synonymes du réel. Au reste, l'allure avec laquelle notre novice se lance dans la pratique des conseils évangéliques — on ne trouvait, pour la décrire, que ce mot : elle a « foudré » par là — semble bien démontrer qu'un couvent ne reste pas indéfiniment un paisible « refuge aux âmes meurtries », une espèce d'assurance sur le risque. Quelques instants de Joie incomparable et la vue édifiante de ses aînées donnèrent à la jeune

* Editions de l'Imprimerie St-Paul, Fribourg, 1942, 280 p.

religieuse la certitude qu'elle était sur la bonne voie. Elle s'y engagea dès lors à fond, avec cette « volonté d'acier, souple et ferme », qui ne recule devant aucun obstacle, sentant bien qu'il n'y a aucun rapport entre ce qu'on donne et ce qu'on reçoit. Quatorze ans plus tard, Mère Lutgarde se voyait nommée à la tête du couvent, Abbessé de la Fille-Dieu.

On sait que, durant le XIXe siècle, bien des usages s'étaient introduits dans ce monastère qui étaient loin d'être conformes à la règle de saint Bernard. « L'Abbaye n'était plus même rattachée à une maison de l'Ordre », une vie plus facile, plus extérieure y régnait. Instruite de son expérience et impatiente de communiquer à ses Sœurs la perle découverte dans son cœur, Mère Lutgarde saisit immédiatement l'insuffisance de cette Règle mitigée pour parvenir à ses fins. Un seul moyen existait auquel elle consacra désormais toute sa vie, ramener son couvent à la stricte observance, à une existence plus sacrifiée, plus profonde, plus centrée sur la Croix, dès lors plus ouverte à la Vie. Officiellement, ce but ne fut atteint qu'après vingt ans de pétitions et de recours. Mais la passion qui la dévorait ne lui permettait pas d'attendre : ses âmes ne pouvaient ignorer la Réalité de ce royaume qu'elles portaient en elles. « Soyez des religieuses, leur répétait-elle, et non des fantômes ». Elle entreprit une guerre sans merci à tout ce qui les distrayait de cette unique Réalité, tout cet appareil extérieur fait de « mièvrerie et de sentimentalité ». « Le pathos n'appartient pas à la grandeur ; qui a besoin d'attitude est faux. » Nietzsche a dit cela ; Mère Lutgarde ne l'a pas dit, mais elle l'a réalisé. « Je veux vous former et non vous vernir ». Avec quelle ambition, disait-elle à ses religieuses : « Je vous veux belles. » Elle ne voyait qu'une seule voie : se perdre dans l'unique Beauté, l'unique Réalité, l'unique Nécessaire : « surtout ne vous repliez jamais en vous-mêmes ».

Un penseur déclarait faire cas d'un philosophe « dans la mesure où il est capable de fournir un exemple ». A la Fille-Dieu, on appelait Mère Lutgarde « la grande victime d'Amour ». Elle qui envisageait la vie religieuse « essentiellement comme un calvaire » ne parlait pas de théories : elle livrait son expérience de chaque journée. « Mon Dieu, vous me faites voir de toutes les couleurs ». La grande partie de son existence se consuma en ces nuits dont parlent les mystiques. « Je suis toujours au Jardin des Oliviers, dans la nuit noire... souffrances dans le corps ; sécheresses, aridités dans l'esprit ; dégoût, amertume au fond du cœur ». Et cependant aucune religieuse n'était plus à la joie que Mère Lutgarde. « Elle gardait, au fond de ses yeux noirs, cette flamme de la Joie qui touchait et brûlait les cœurs les plus attristés. » Car elle savait qu'à travers ces purifications elle atteignait enfin Celui par qui nos tristesses sont changées en Joie, Lui la Vie de plus en plus possédée, la passion de son existence.

Écrit d'une plume vive, charmante et imagée, le livre de M. Loup apparaît d'une actualité éclatante. Il nous présente une existence qui ne fut qu'un hymne à la Vie ; parmi tant de vanités, une recherche passionnée du Réel. Le dénouement triomphal que déchaîne cette ouverture plénière au Christ s'oppose tragiquement à l'aveu, au désespoir du solitaire actuel. « J'ai fait tout ce qui

est dans le pouvoir d'un homme... J'ai tenté l'impossible. J'ai mis ma dernière chance dans un coup de dés. Les dés fatals ont roulé, j'essaie de comprendre... J'ai perdu !» (H. von Kleist)

F.-M. B.

FERNAND SCORRETTI : **Machiavel et les Suisses** *

Le souvenir d'un entretien d'il y a plus de dix ans avec le Président Motta a suggéré à M. Scorretti, secrétaire du Consulat italien en Valais, l'idée de « rechercher dans les œuvres de Machiavel les textes qui concernent les Suisses et de les placer brièvement dans leur cadre historique ».

C'est le résultat de ses lectures que M. Scorretti nous présente ici.

Et il faut d'emblée louer l'auteur d'avoir entrepris le dépouillement des œuvres de Machiavel qui sont d'une lecture ardue, même pour un Italien, et souvent difficiles à traduire en français. Il n'en apparaît rien dans le travail sans prétention de M. Scorretti qui se lit fort agréablement.

On y trouvera tout d'abord une notice sur la vie, les œuvres et la doctrine de Machiavel avec quelques opinions d'admirateurs et de détracteurs. L'auteur donne aussi des éclaircissements sur le cercle d'intellectuels italiens réfugiés à Bâle qui ont fait beaucoup pour la diffusion des œuvres de Machiavel en Suisse au XVI^e siècle. Brièvement il relate le premier contact direct du secrétaire florentin avec les mercenaires suisses au siège de Pise en 1500.

Lors d'un voyage à travers la Suisse dans l'hiver 1507-1508, de Genève à Constance et Bolzano, pour se rendre auprès de l'empereur Maximilien, Machiavel a beaucoup observé et interrogé, en particulier à Fribourg. Des rapports que Machiavel envoyait régulièrement à Florence, comme aussi de ses *Portraits des choses d'Allemagne*, et de ses *Portraits des choses de France*, M. Scorretti a su tirer des textes très intéressants sur l'organisation politique des Confédérés et leurs relations extérieures ; la situation du Valais y est également indiquée (p. 56).

Dans ses théories, Machiavel a beaucoup été influencé par l'organisation militaire des Suisses comme il ressort de son *Art de la Guerre* et de sa correspondance avec François Vettori. Sans cesse, dans ses comparaisons et ses raisonnements, il utilise, pour l'approuver ou le réfuter, l'exemple des Suisses, de leur armement, de leur tactique et de leur entraînement. Et s'il n'a cru qu'un moment à la future puissance politique des ligues helvétiques, « son admiration pour les soldats suisses demeura entière ». M. Scorretti a réuni en un faisceau élégant les idées de Machiavel disséminées en vingt endroits de ses œuvres.

Son évocation de l'époque où les milices suisses pouvaient « faire pencher le plateau de la balance, par leur seul poids, en

* A la Baconnière, Neuchâtel, 1942, 90 p.

faveur de telle au de telle nation européenne », ne manque ni de charme ni d'humour.

A. D.

**CHARLES NUSSBAUM: La vie nomade de certaines
populations du Valais et ses répercussions
sur le service postal ***

M. Charles Nussbaum, directeur des Postes du II^e arrondissement, à Lausanne, vient de publier sous ce titre un travail très intéressant et très complet.

Il décrit les migrations des habitants de Troistorrents, Bagnes et Entremont, Levron et Vollèges, Riddes, Leytron et Chamason, Chermignon, Montana, Randogne, Vercorin, Val d'Anniviers, Erschmatt et Bratsch, Gampel, Eggerberg, Naters, Geimen, Blatten, Ried-Mörel, Gräch, Goppisberg, Betten, Grengiols, Stalden, Staldenried, etc., et explique leurs conséquences sur le fonctionnement du service postal. Pour notre plaisir il s'étend plus longuement sur le *remuage* du Val d'Anniviers qui « constitue le type de nomadisme pastoral le plus complet qui subsiste dans les Alpes ». M. Nussbaum a utilisé non seulement les meilleures sources comme l'étude de Bruhnes et Girardin, mais il est évident qu'il s'est informé sur place pour évoquer avec sympathie les multiples stations annuelles de la population d'Anniviers. Son étude considère successivement les divers points de vue géographique, ethnique, moral et politique qui conditionnent un service postal compliqué.

De nombreux et excellents clichés illustrent ce travail.

A. D.

ARMAND GODOY : Bréviaire **

On ne finira jamais l'âpre controverse sur l'Art et la Sainteté avant d'admettre, à la base, que l'Art ne pourra jamais de lui-même identifier les traits de ce Visage qui le captive mystérieusement, ni déchiffrer la volonté qu'ils expriment. Il ne peut qu'y tendre magnifiquement ; et cette magnificence ne doit pas être méconnue sous l'accumulation d'erreurs que la Science — ou la Foi — aurait pu écarter. On pourrait reprendre ici ce mot de Zundel constatant que « nos pires excès témoignent de notre vocation divine ». Mais s'il est vrai que la méconnaissance formelle de ce Visage unique confère à la Poésie une anxiété vitale et une tension qui nous captivent, il reste pourtant que de Sa savoureuse contemplation découle, en l'œuvre belle, une plénitude, une profondeur, une résonance intime qu'on ne peut confondre avec rien d'autre.

* Tirage à part de la *Revue des Postes*, Nos 2 et 3, publiée par l'Administration des Postes Suisses, Berne, 1942, 28 pages.

** Emmanuel Vitte, éditeur, Paris et Lyon, 1941, 142 p.

C'est en cette lumineuse atmosphère que baigne radieusement le dernier livre de M. A. Godoy. Et si sa simple lecture est si bonne à l'âme, plus profonde encore est l'émotion qu'elle laisse au cœur de celui qui a suivi la vie de ce poète, depuis cette enfance passée en un pays de rêve — La Havane, — depuis cette adolescence passionnément vouée aux « sortilèges romantiques », jusqu'au jour où la Croix ouvrit en plein cœur cette faille mystérieuse dont parle le Cantique, ce jour où la Grâce envahissante lui découvrit ce Visage « tant aimé, tant cherché ». Quelles extrêmes purifications dut éprouver cette âme comparée à celle de Charles Baudelaire, avant de goûter le calme surnaturel et de pouvoir, en l'Unité enfin retrouvée, « entendre » la voix apocalyptique de toutes les créatures « bénissant le Seigneur ».

Leur cantique désormais, M. Godoy l'écoute sans cesse en sa chère solitude de Leysin. « Matin, Midi, Soir et Nuit », il reprend leur chant, mêlant à leur mélodie essentielle les divines richesses de son cœur, les parant de sa Grâce intérieure, les établissant toutes en l'unité de la Source ; ainsi

*Les yeux de ma mère et sa berceuse préférée
Devenus Ton souffle et Ton amour et Ton essence,
Brillent comme un lac sous l'arc-en-ciel de la Durée.*

Toutes les créatures, en 24 poèmes d'un rythme puissant, successivement viennent ainsi se constituer en prière, en grâce, en ce Dieu non plus anxieusement souhaité, mais possédé en l'Unité triomphale de l'amour.

*Et que sous chaque épine
De chaque carrefour
Ton Amour illumine
Tous les autres amours !*

On saisit dès lors pourquoi « Bréviaire » ne pouvait s'ouvrir sur une autre dédicace que celle-ci :

*A la mémoire de mes grands frères
FRANCIS JAMMES
et
O. V. DE L -MILOSZ
dont Notre-Seigneur Jésus-Christ
s'est servi pour daigner me montrer
le Visage du véritable Amour.*

Tandis que nous entreprenions d'analyser le charme de « Bréviaire », nous avons reçu de M. A. Godoy une petite plaquette * de quatre poèmes dédiés à Vincenzo de Simone, poète et ami mort à Milan le 12 avril dernier. Devant la Présence que chacun de ces vers recherche et recrée « au delà de la Nuit, au delà

* Librairie Payot, Lausanne, 1942, 25 p.

de la Mort », toute critique sent ce « quelque chose de pour elle inassimilable » dont parlait un écrivain actuel. Mais notre cœur pouvait-il aussi rester celui du critique ? A mesure que nous nous abandonnons au souffle brûlant d'espoir et d'amour qui pénètre ces pièces, nous sentons en nous obscurément naître et grandir l'amitié de ce parfait poète sicilien dont

*...les vers à présent se penchent sur les roses
Du ciel, parmi le vol tendre des colibris.*

Cette union profonde élaborée mot à mot en notre âme est le témoignage le plus décisif sur la Poésie de M. A. Godoy, — pour reprendre le mot de Claudel : une de ces réalités substantielles contre lesquelles aucun argument n'a de prise.

J.-E. B.

P. de CHASTONAY : Au Val d'Anniviers *

Les lignes de ce dernier ouvrage sur « la plus étrange des vallées de la Suisse », je les vois se dessiner comme à mi-côte : un esprit et un cœur les maintiennent sans défaillance au-dessus de cette infecte mare où, chaque année, vient échouer une vedette quelconque du folklore valaisan. Leur victoire est ainsi la même que, sur l'autre versant, celle des Quatrains et de ces parfaits poèmes « respirant le paysage » séculaire. Mais ce paysage, les pages que nous venons de lire ne font simplement que de le voir, le regarder, le contempler avec un amour immense, une fervente sympathie, quelquefois un sourire amusé. Afin de le mieux saisir, elles cèdent volontiers au recul nécessaire et amorcent un peu d'histoire, quelques notes géographiques et linguistiques ; puis, de nouveau, c'est devant nous ce peuple « fixé à la terre qu'il possède et dont il est possédé », ce peuple découvert avec toujours plus de lumière et d'émotion. Combien nous remercions le P. de Chastonay de nous avoir, lui enfin, donné un livre qui ne fasse pas que d'offrir au divertissement de citadins en vacances ce peuple parfaitement humain, ce peuple qui consent à lui-même, selon le mot de R.-M. Rilke ; ce peuple pour lequel l'héroïsme n'est pas un mot, mais « la chose la plus naturelle », ce peuple qui n'a jamais renié cette dure réalité où sa naissance l'a enraciné, ce peuple profondément religieux « qui connaît la valeur du réel et n'attend pas trop de la vie ». Avec une parfaite maîtrise, le P. de Chastonay l'a su faire connaître sans l'exposer honteusement à la vaine curiosité d'intellectuels au repos, sans avoir fait de sa simplicité une basse attraction, de sa valeur humaine une ignoble question de revenus.

Pages pleines de compréhension, de tendresse et d'ardente sympathie et traduites avec un rare bonheur par M. A. Favre : je ne regrette de leur lecture que la surprise de ce feuillet, glissé à la fin de l'ouvrage et mentionnant une liste d'hôtels « toutes les chambres avec eau courante — tennis — orchestre — médecin ».

Il y a donc aussi des raisons que le cœur ignore...

J.-E. B.

* Editions de l'Œuvre St-Augustin, St Maurice, 1942, 95 p.

PAUL BUDRY et PAUL DE RIVAZ : **Sion** *

Le premier volume de la Collection des villes et trésors d'art de la Suisse publié sous la direction de M. Paul Budry, vient de paraître. Il est consacré à Sion. Dans un style alerte et agréable, MM. Budry et de Rivaz nous présentent la cité dont ils nous rappellent brièvement l'histoire. Puis, en leur compagnie, c'est une attachante promenade artistique à travers les rues de la vieille ville, une visite à ses édifices les plus célèbres, à ses monuments et à ses trésors que l'on est amené à faire. On tourne les pages et voici que les photographies dues au talent de MM. Claude Budry et Ch. Schmid nous parlent un émouvant langage, le langage des choses vues dont on ne perd pas la mémoire et qu'on aimerait revoir encore. Et pour ceux qui n'ont jamais visité la capitale du Valais, cette plaquette sera une invitation à laquelle ils ne pourront résister.

* Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 64 p.